



HAL
open science

Diaspora, colonie, colonisation : défis et enjeux d'un lexique

Arianna Esposito, Airton Pollini

► **To cite this version:**

Arianna Esposito, Airton Pollini. Diaspora, colonie, colonisation : défis et enjeux d'un lexique. Cadernos do LEPAARQ (UFPEL), 2018, 15 (29), pp.101-117. 10.15210/lepaarq.v15i29.11741 . hal-02570276

HAL Id: hal-02570276

<https://hal.science/hal-02570276v1>

Submitted on 11 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DIASPORA, COLONIE, COLONISATION : DÉFIS ET ENJEUX D’UN LEXIQUE
DIASPORA, COLONY, COLONIZATION: CHALLENGES AND QUESTIONS OF VOCABULARY
(Diáspora, colônia, colonização: desafios e questões de um léxico)

Arianna Esposito
Airton Pollini

Vol. XIV | n°29 | 2018 | ISSN 2316 8412



Diaspora, colonie, colonisation : défis et enjeux d'un lexique

Arianna Esposito¹

Airton Pollini²

Résumé : Le recours à l'expression « diaspora » dans le cadre de certaines études récemment publiées en France et ailleurs constitue une tentative évidente d'éviter le terme « colonisation ». Si le mot colonisation n'est pas neutre, le mot diaspora est-il pertinent pour parler des établissements grecs antiques, notamment à l'époque archaïque ? Le problème lexical est bien évidemment un des axes majeurs de la recherche contemporaine et il conditionne en grande mesure l'appréciation que l'on peut se faire des différentes expériences de mobilité des contingents de populations grecques en Méditerranée. Le présent article propose une réflexion lexicale, tant sur les catégories heuristiques que sur le vocabulaire grec.

Mots-clés : Colonie ; Colonisation ; Diaspora.

Resumo: O recurso ao termo "diáspora" no contexto de alguns estudos recentemente publicados na França e em outros lugares constitui uma clara tentativa de evitar o termo "colonização". Se a palavra colonização não é neutra, em razão de sua historiografia recente, seria o termo diáspora pertinente para falar dos antigos assentamentos gregos, especialmente no Período Arcaico? O problema lexical é evidentemente uma das principais áreas da pesquisa contemporânea e ele condiciona em grande medida a apreciação que podemos fazer das diferentes experiências de mobilidade de contingentes de população grega no Mediterrâneo. Eis por que nos parece oportuno começar por essas questões de vocabulário.

Palavras-chave: Colônia; Colonização; Diaspora.

Abstract: The use of the expression "diaspora" in the context of some recently published works in France and elsewhere constitutes an obvious attempt to avoid the term "colonization". If the word colonization is not a neutral one, is that of "diaspora" suitable to refer to ancient Greek establishments, especially in the Archaic period? The lexical problem is obviously one of the major issues of contemporary research and it determines, to a considerable degree, the appreciation one can have of the different types of mobility of Greek populations in the Mediterranean. This paper proposes a lexical analysis, both on the heuristic categories and on the Greek vocabulary.

Keywords: Colony; Colonization; Diaspora.

On ne peut qu'être frappé par l'impact que le renouveau d'intérêt pour les questions coloniales a eu sur le champ des études du monde grec antique, notamment par les approches dites postcoloniales (SPIVAK et HARASYM, 1990 ; SAID, 1993 ; SPIVAK, 1999 ; BHABHA, 2004 ; LOOMBA, 2005 ; SPIVAK, 2006, mais aussi SAHLINS, 1995. Pour ce qui relève de l'impact de ces études sur l'analyse des établissements coloniaux grecs, voir une synthèse dans MALKIN, 2004). Les pays européens ont constitué et perdu leurs empires dans

¹ Maître de conférences d'archéologie classique à l'Université de Bourgogne – Franche-Comté, Dijon, UMR 6298 ARTEHIS, France.

² Maître de conférences d'histoire de l'Antiquité grecque à l'Université de Haute-Alsace (Université de Haute-Alsace, Université de Strasbourg, CNRS ArchiMedE UMR 7044 Mulhouse), France.

les conditions que l'on connaît : par conséquent le mot « colonisation », appliqué aux mondes anciens, ne peut qu'être perçu comme problématique pour traduire le terme d'*apoikia* – qui désigne, en grec, le groupe de ceux qui sont partis loin de chez eux pour s'installer ailleurs. Cette relecture, nourrie par les débats contemporains sur l'identité grecque, y compris en contexte colonial (cf. MALKIN, 2001 ; MÜLLER et PROST, 2002 ; LOMAS, 2004 ; RUBY, 2006 ; HALL, 2007 ; GRUEN, 2011 ; MÜLLER et VEISSE, 2014), a imposé une reconsidération de notre vocabulaire notamment à travers la remise en cause des anciens paradigmes issus de l'historiographie, au point que les termes mêmes de « colons » ou de « colonisation » s'en trouvent parfois bannis.

Pour analyser les établissements grecs en dehors du bassin égéen, un problème de terminologie très important se pose ainsi d'emblée. Tout d'abord, les mots grecs utilisés par les auteurs anciens ne sont pas toujours très clairs sur les réalités qu'ils décrivent (CASEVITZ, 1985 ; CASEVITZ, 2009). De plus, les sources écrites sont très tardives par rapport aux premières expériences outre-mer des Grecs. Outre quelques œuvres comme les épopées d'Homère (*Illiade* et *Odyssée*)³ et les poèmes d'Hésiode (*Théogonie*, *Les Travaux et les jours*), seuls de rares fragments d'auteurs poétiques d'époque archaïque, comme Archiloque de Paros, nous sont parvenus⁴. Ces textes cependant ne nous renseignent que de façon très partielle sur les phénomènes de déplacement de contingents de populations grecques en Méditerranée. Les premiers récits exposant de manière plus complète des informations datent seulement du V^e siècle – Hérodote (cf. POLLINI, 2009) et Thucydide – mais la majorité des descriptions préservées sont encore plus tardives. Il s'agit notamment du grand ouvrage de Strabon, la *Géographie*, dont les dix-sept volumes ont été presque entièrement conservés et qui date de l'époque d'Auguste et de Tibère, au début du I^{er} siècle apr. J.-C.⁵ Nous pouvons aussi souligner l'importance des œuvres fragmentaires de deux historiens de langue grecque : Polybe, *Histoires* (II^e siècle av. J.-C.), et Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* (I^{er} siècle av. J.-C.). Certes, tous ces auteurs reprennent, parfois même en citant explicitement, des auteurs plus anciens dont l'œuvre est perdue, mais il s'agit de références à des écrits d'époque classique, datant des V^e et IV^e siècles av. J.-C. Le problème est le même pour l'époque hellénistique. Pour cette période, les principales sources qui nous informent sur ce phénomène, même si elles citent des auteurs grecs contemporains des faits, datent de l'Empire romain. C'est le cas, en particulier, des œuvres d'Arrien, *Anabase*, pour les conquêtes d'Alexandre, et de Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, pour l'histoire des Juifs en rapport avec les Grecs, au Proche-

³ Sur la possibilité de situer les épisodes de la geste d'Ulysse dans la géographie réelle de la Méditerranée, voir BÉRARD, 1927 et plus récemment SAÏD, 2010, p. 220-225.

⁴ Sur Archiloque, voir ROUGIER-BLANC et VISA-ONDARÇUHU, 2008, en particulier ROUGIER-BLANC, 2008 ; sur une interprétation récente des informations qu'il a pu conserver sur les mouvements coloniaux, voir D'ERCOLE, 2010 ; D'ERCOLE, 2012, p. 25-26 et 51.

⁵ Sur l'idée de l'histoire des colonies de Grande-Grèce d'après le récit de Strabon, voir en particulier nos travaux : POLLINI, 2017, avec bibliographie antérieure.

Orient et en Égypte. Or, pour l'époque hellénistique, nous avons un nombre beaucoup plus important d'inscriptions, aussi bien des textes officiels gravés sur un matériau non périssable – surtout sur la pierre – que des papyrus conservés en Égypte, ainsi que quelques lettres sur plomb pour la mer Noire (**voir l'article de M. Dana**). Si cette documentation demeure exceptionnelle pour l'histoire ancienne, son interprétation n'est cependant pas toujours aisée, et les informations apportées par ces documents pour l'époque hellénistique ne sont que rarement utiles à l'historien pour appréhender des phénomènes propres aux périodes archaïque et classique.

LES TERMES GRECS

Deux familles lexicales désignent les processus de fondation coloniale, *ktizo* et *oikeo-oikizo* (CASEVITZ, 1985). Si la famille de *ktizo/ktisis* est employée par les sources les plus anciennes, à partir de l'époque classique, le terme *apoikia* devient le plus utilisé pour désigner l'établissement colonial. La racine *oikos* fait référence à la maisonnée, appréhendée de manière globale, soit les terres, l'habitation et l'ensemble des propriétés. Ainsi, le terme *apoikia* peut être traduit littéralement par « habitation détachée ». Il implique l'installation dans un autre endroit et fait référence aux établissements grecs qui sont politiquement indépendants de leur métropole (littéralement, la « cité mère »).

En revanche, souvent, les textes grecs utilisent simplement le mot *polis* dont l'interprétation et la traduction divisent depuis longtemps les historiens de l'Antiquité. Doit-on accepter la remise en cause de plus en plus fréquente de la traduction traditionnelle de *polis* par « cité-État » ? *Polis* est un terme qui englobe l'ensemble des citoyens d'une communauté (cf. MURRAY et PRICE, 1992 ; HANSEN, 2001 ; BROCK, 2013). *Polis* est par ailleurs le terme utilisé pour désigner aussi bien les cités grecques du bassin égéen que celles fondées par un contingent de personnes ayant quitté ces mêmes régions. Ainsi, nombreux sont les cas où il n'y a aucune différence de vocabulaire pour définir les métropoles et les colonies.

Pour désigner les individus qui sont partis, les termes utilisés proviennent de la même famille qu'*apoikia* : *apoikoi*, les premiers colons, *epoikoi*, les colons d'une deuxième vague. Pour le fondateur, en charge d'organiser l'expédition, on utilise le terme *oikistes*.

Enfin, assez souvent, les textes décrivent l'acte de fondation ; le verbe utilisé est alors *ktizein*, ou la fondation même. On retrouve ainsi le terme *ktisis*, tandis que *ktistes* désigne celui qui participe à la fondation. Cette famille lexicale est utilisée dès Homère, avec probablement une racine remontant au linéaire B des Mycéniens, et elle est associée à la notion d'un territoire, d'un espace à aménager.

Les textes conservés utilisent tous ces mots pour des réalités proches, ce qui rend parfois compliqué d'en cerner les spécificités. Surtout, nous ne pouvons pas avancer nos interprétations contemporaines en

utilisant uniquement des termes grecs. Il faut donc les traduire et employer les mots de nos langues modernes.

COLONIE

Le terme « colonie » est dérivé du latin *colonia* et, chargé des connotations que l'histoire des empires coloniaux modernes ont fait émerger, il ne rend que très imparfaitement la signification du terme grec *apoikia*. En latin, le mot *colonia* vient lui-même du verbe *colere*, cultiver, puis habiter. La colonie latine d'époque républicaine désigne les groupes d'individus envoyés dans les contrées conquises par le pouvoir romain pour en assurer la sécurité. Dans le monde romain, et donc en latin, la colonie fait explicitement référence à un territoire conquis par les Romains et soumis à leur contrôle. C'est évidemment à partir de ce modèle romain que les auteurs d'époque moderne ont utilisé le terme de colonie pour nommer les possessions européennes en Amérique. Cela étant, il est évident que ni le mot ni le modèle ne sont pertinents lorsque, en histoire grecque, l'on a affaire à des phénomènes d'époque archaïque et aux cités grecques indépendantes de leur métropole. Dans ce cas, soit on devrait toujours recourir aux termes grecs, solution peu satisfaisante, soit il conviendrait de définir ce que l'on entend par colonie quand on parle des cités grecques coloniales d'époque archaïque.

COLONISATION

Si le terme « colonie » pose problème, la possibilité de trouver une dénomination générale pour l'ensemble du processus d'installation des Grecs sur les rives de la Méditerranée est encore plus difficile (cf. SOMMER, 2011 ; VAN DOMMELEN, 2012). Le mot « colonisation » a ainsi persisté faute de mieux. Anachronique par excellence, il renvoie encore plus fortement aux mouvements coloniaux des époques moderne et contemporaine. Utiliser le mot « colonisation » impliquerait, implicitement, l'adhésion à une interprétation qui est loin de faire l'unanimité entre les spécialistes, et cela en dépit des mises au point historiographiques qui, depuis M. Finley ou E. Lepore (FINLEY, 1976 ; LEPORE, 1981), ont amplement insisté sur les précautions de langage et les différences fondamentales qui distinguent les colonisations modernes et contemporaines des mouvements de colonisation antique.

Le problème relève de l'idée selon laquelle le déplacement de larges contingents de populations grecques à l'époque archaïque était fait de façon organisée par les métropoles. Et là, la question chronologique est centrale. Les antiquisants ne sont aujourd'hui pas en mesure de déterminer de façon certaine la chronologie de l'émergence de la cité-État grecque comme phénomène politique, en tant que forme particulière d'organisation d'une communauté (cf. POLIGNAC, 1995 ; GRECO 2012). Les recherches

archéologiques les plus récentes tendent à montrer des regroupements d'édifices indépendants les uns des autres déjà à une époque très haute, dès le IX^e siècle av. J.-C. L'exemple le plus important se trouve à Zagora, sur l'île d'Andros, dans les Cyclades⁶ (**Fig. 1**). Les vestiges archéologiques ne donnent évidemment pas de précisions sur le caractère de l'organisation politique des populations qui occupaient ces lieux : la place laissée aux interprétations est de ce fait considérable et, par conséquent, ces dernières sont souvent très différentes. Ainsi, certains chercheurs voient dans ces vestiges l'état embryonnaire de l'organisation de communautés indépendantes et autonomes, c'est-à-dire la cité-État (*polis* en grec). Les chercheurs qui soulignent le caractère organisé et développé des communautés grecques dès les époques les plus anciennes n'ont généralement pas de difficulté à imaginer que ces communautés étaient capables d'organiser une expédition coloniale outre-mer. D'autres, en revanche, s'interrogent sur la capacité de ces communautés à organiser une entreprise si complexe comme l'envoi d'un important contingent de personnes. R. Osborne (OSBORNE, 1998 et 2016) propose que le terme « colonisation » soit complètement effacé des livres d'histoire grecque archaïque. L'historien anglais interprète les premières mobilités des Grecs en Méditerranée au VIII^e siècle av. J.-C. comme étant le fait de choix individuels et non pas de décisions prises par les communautés politiques de la métropole. En réponse aux affirmations de R. Osborne, il est possible d'argumenter que, en amont, l'envoi même d'un groupe de personnes devait contribuer à définir, dans la métropole, ceux qui ont et ceux qui n'ont pas le droit de citoyenneté, ce qui constitue donc l'origine de la cité-État, une communauté de citoyens. On aurait tort de vouloir ignorer les facteurs démographiques (répartition de la population et surpopulation), agraires (la *stenochoria*, cf. ZURBACH, 2008 et 2017) ou d'éradiquer les facteurs politiques, avec l'implication des cités dans l'organisation des départs coloniaux et la volonté de recherche de débouchés commerciaux. Ainsi A. J. Domínguez, I. Malkin, E. Greco et M. Lombardo plaident quant à eux pour une réhabilitation du terme « colonisation », critiquant sévèrement les travaux de R. Osborne (GRECO et LOMBARDO, 2010 ; DOMÍNGUEZ, 2011, p. 200 ; MALKIN, 2016).

Pour donner un exemple précis, considérons la légende de fondation de Tarente, en Italie du Sud (Strabon, VI, 3, 2). D'après le récit, les Spartiates, après de longues années de conflits militaires pour conquérir la région voisine de la Messénie dans le Péloponnèse, rentrent chez eux et expulsent les enfants dits illégitimes, fils engendrés à la suite des relations entre les femmes spartiates et des hommes qui n'avaient pas le rang de citoyen de plein droit. Mais, dans la mesure où ces individus sont tout de même enfants de Spartiates, une solution consiste à envoyer une expédition pour fonder une nouvelle cité, autrement dit un lieu où ces hommes, considérés comme illégitimes dans la cité d'origine, peuvent acquérir le statut de

⁶ Voir en particulier la synthèse d'HELLMANN, 2010, p. 183-186. Pour une vision plus générale sur les formes du phénomène urbain antique, voir aussi LAFON, *et al.*, 2011 ; LANG, 2002, p. 13-32.

citoyens. C'est précisément l'envoi de l'expédition qui, dans un mouvement dialectique, définit les critères de citoyenneté, aussi bien dans la métropole que dans la colonie, créant ainsi les bases de la *polis* grecque.

Si la question ne peut pas être tranchée de façon définitive, les historiographies française et italienne sont plutôt opposées à cette forme de « révisionnisme »⁷ de la colonisation grecque archaïque, notamment à partir de l'observation des phénomènes urbains des cités coloniales (TRÉZINY, 2005). De ce point de vue, les données issues des fouilles archéologiques françaises de Mégara Hyblaea en Sicile (GRAS, TRÉZINY et BROISE, 2004) ont été interprétées comme le premier témoignage d'une ville dont l'espace urbain est organisé de façon régulière, avec des lots urbains de taille égale (**Fig. 2**). Cette division de l'espace est datée de la fin du VIII^e siècle av. J.-C. Des observations semblables peuvent être faites pour les espaces ruraux et la division de la campagne des cités-États (**voir l'article d'A. Pollini et celui de B. Florenzano** sur le cas de Syracuse). Les arguments de R. Osborne ne semblent pas suffire pour expliquer comment une communauté, qui n'aurait pas d'organisation politique, serait capable de diviser l'espace de façon régulière. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous sommes favorables à l'idée que seule une société possédant une organisation politique assez développée peut être capable d'assigner des lots de terres réguliers à des citoyens potentiels. Si par ce biais l'on parvient à admettre que la colonie peut être une cité-État, même si elle n'en est qu'à ses débuts, rien n'empêche alors que la métropole soit également une cité-État capable de promouvoir une expédition coloniale.

DES TERMES PLUS NEUTRES ?

Un premier moyen de sortir de l'impasse du vocabulaire colonial serait d'invoquer des nouvelles distinctions. D'autres mots peuvent ainsi être utilisés pour parler des phénomènes d'installation des Grecs outre-mer, notamment « mobilités » ou « essaimage » (*cf.* D'ERCOLE, 2007 ; D'ERCOLE, 2012), termes qui présentent sans doute un double avantage. D'une part, on évite la question épineuse de la comparaison implicite et anachronique avec la colonisation et les époques moderne et contemporaine. D'autre part, et c'est là l'avantage majeur, on inclut, dans le même mouvement, tout type de mobilité des Grecs dans le bassin méditerranéen. Par ailleurs, le mot « essaimage » peut bien rendre compte de certains phénomènes telles les fondations de fondations, pour lesquels le vocabulaire moderne apparaît toujours limité, voire inadéquat.

Ces termes font donc autant référence aux colons, établis dans de nouvelles cités grecques, qu'aux autres types d'installations. Il s'agit notamment de la reconnaissance de la contemporanéité et du parallélisme entre la « colonisation » et les réseaux de déplacements de certains groupes de personnes,

⁷ Sur l'emploi de ce terme, assez connoté en histoire, pour les interprétations actuelles de la « colonisation » grecque, voir en particulier GRECO et LOMBARDO, 2010.

comme les commerçants, les mercenaires, les artisans ou artistes, les penseurs, les exilés politiques, entre autres. Ce sont aussi bien des groupes parfois contraints que des individus qui choisissent, de manière délibérée et volontaire, la mobilité (cf. MOATTI, 2004 ; MOATTI et KAISER, 2007 et MOATTI, KAISER et PÉBARTHE, 2009 ; CAPDETREY et ZURBACH, 2012 ; MOATTI, 2012) ; ils peuvent par ailleurs s'installer tant dans les colonies grecques que dans des établissements non-grecs. Ces établissements peuvent relever de plusieurs caractéristiques. Il peut s'agir de comptoirs commerciaux grecs en pays étranger, les *emporía* (BRESSION et ROUILLARD, 1993) : on songe notamment à l'*emporion* de Naucratis en Égypte, pour ne citer que le plus connu (BOWDEN, 1996 ; MÖLLER 2000 et 2005 ; HÖCKMANN, 2012). On peut aussi évoquer des cas très particuliers, comme celui d'un certain Pédon, peut-être un ancien mercenaire grec au service du pharaon égyptien Psammétique dans le courant du VII^e siècle av. J.-C., qui a pu assurer des fonctions administratives dans le système de pouvoir pharaonique (AGUT-LABORDÈRE, 2012).

Au terme de cette analyse, il est important de souligner la diversité des situations dès qu'il s'agit d'analyser les conditions d'installation puis d'intégration de nouvelles populations ou d'individus dans un environnement exogène. Aussi, si ces termes ont l'avantage d'envisager en parallèle divers types de mobilité et de contribuer, par ce biais, à en définir la différence, ils présentent néanmoins l'inconvénient d'être plutôt vagues et d'inclure toutes formes de déplacement sous un même vocabulaire. Ainsi, l'utilisation de « mobilités » ou d'« essaimage » implique la nécessité de définir à chaque fois à quel type de déplacement l'historien se réfère : il lui faudra préciser s'il désigne l'installation de colons ou d'autres types d'établissements des Grecs outre-mer, dans des contextes coloniaux ou non.

Le recours à un vocabulaire à la fois plus neutre et unificateur risque donc de masquer les différences entre des réalités qui relèvent *de facto* d'une grande diversité, qu'il s'agisse des phénomènes de mobilité (fuite, exode, etc.) ou du statut même des migrants, désignés fréquemment par le terme lui-même trop général d'« étrangers ».

DIASPORA(S)

On arrive enfin au terme retenu par une grande partie de la littérature plus récente, celui de « diaspora » (cf. DUFOIX, 2012 ; BAUMANN, 2000). Le mot, dont l'origine grecque fait référence à la dispersion (« répandre », « disperser », « semer »), est censé offrir une solution pour s'affranchir des problèmes d'un vocabulaire ressenti comme étant anachronique (colonisation) ou trop général (mobilité, essaimage). Si les intentions sont bonnes, le résultat est au premier abord le glissement d'un problème à un autre.

Le terme « diaspora », dans sa forme nominale, est utilisé pour la première fois par les communautés juives hellénophones d'Alexandrie au III^e siècle av. J.-C. pour traduire en grec la Septante,

c'est-à-dire les livres de la Torah ou l'Ancien Testament. L'analyse de l'emploi de « diaspora » dans la Septante (DUFOIX, 2012) montre que le terme ne traduit jamais le vocabulaire hébreu pour l'exil (*galah*, *golah* ou *galouth*). La diaspora est toujours attachée au déshonneur et est perçue comme un élément négatif, une sorte de châtimeur dont l'origine est Dieu, Yahvé lui-même. Cependant, cette notion négative est associée à l'espoir ou à la promesse du rassemblement des exilés, avec un lien très fort à la terre d'origine. D'autre part, l'idée d'exil en hébreu est traduite en grec par des termes tels qu'*apoikia*, *metoixia* ou *paroikia*.

Ainsi, l'utilisation du mot « diaspora », si l'on s'attache à son étymologie, est toujours associée non seulement à un contexte religieux, mais surtout à la possibilité d'un retour aux terres d'origine ; ce mot exprime un fort sentiment d'appartenance à une communauté dont l'origine se trouve ailleurs, souvent en opposition aux groupes dominants des lieux habités. C'est d'ailleurs cette idée qui est souvent implicite dans l'utilisation élargie du mot, lorsqu'il est question des différentes formes de diasporas : arménienne, russe, noire africaine, marchande, entre autres. Ce sont donc essentiellement des communautés de minorités, dans le sens politique du terme, qui réclament leur légitimité par une origine commune dans un lieu autre que celui de leur résidence. C'est là le cœur du problème : ces situations ne correspondent pas aux réalités des cités grecques d'époque archaïque, où les colons deviennent des citoyens de plein droit dans les nouvelles communautés et, au contraire, ne le sont probablement plus dans les cités d'origine.

Cela étant, si l'on se place d'un point de vue historiographique, le mot « diaspora » recouvre aujourd'hui des situations très différentes, ne serait-ce que du point de vue de ses usages disciplinaires (en histoire, en sociologie, en économie par exemple). On parle ainsi de diasporas de travail, culturelles, impériales ou encore commerciales, au point que la notion de diaspora s'est aujourd'hui affranchie, en quelque sorte, de sa signification initiale (DELAMARD, 2012). De surcroît, l'expression retenue pour l'intitulé des publications françaises récentes, « les diasporas grecques » (**cf. notre texte d'introduction à ce dossier « Explorer l'histoire et l'archéologie de la colonisation grecque... »**), illustre d'emblée la perspective à adopter. Le choix du pluriel n'est pas anodin. Les migrations liées au domaine militaire ne doivent pas faire oublier toutes les autres formes de mobilités : marchands, philosophes, artisans, artistes, musiciens, techniciens ou médecins grecs. Ces individus se sont déplacés dans toute la Méditerranée et installés dans des nouvelles communautés qui les ont accueillis : les textes, inscriptions et dédicaces dans les sanctuaires le prouvent. Par ailleurs, l'identité grecque n'a pas été uniforme durant toute l'Antiquité et dans toutes les régions ; et les Grecs ont eu des modes d'implantation qui ont pu varier en fonction des époques, certes, mais également des régions et des voisins mêmes dans ces régions. Une partie de l'historiographie traditionnelle a généralement présenté les Grecs en milieu colonial comme des minorités dominantes, conquérantes, prêtes à asservir les indigènes. Les recherches actuelles sur les modes de contacts et les transferts culturels prouvent désormais que cette interprétation est à la fois trop schématique et réductrice

(cf. ÉTIENNE, 2010 ; ÉTIENNE, 2016). Le phénomène dit des contacts précoloniaux relève de situations de collaboration ou de coexistence, voire de cohabitation entre Grecs et non-Grecs (**voir l'article d'A. Esposito sur le cas de l'Italie du Sud**). Dans quelle mesure la notion historiographique de précolonisation est-elle un concept opérationnel ? Peut-elle qualifier le mouvement des Phéniciens vers la Méditerranée centrale et occidentale ? (**voir l'article de C. Kormikiari**).

Il faut, malgré toutes les réserves exprimées, le reconnaître : le concept de « diaspora » a plusieurs effets productifs. Son emploi élargit en réalité la question à d'autres problématiques que celles qui se rapportent à la seule « colonisation » grecque de l'Antiquité. Comme le souligne C. Moatti (MOATTI, 2012), il permet tout d'abord d'étendre la notion de migrants à des catégories jamais étudiées comme telles (les soldats, les administrateurs coloniaux ou impériaux, les marchands, les esclaves mêmes). En second lieu, les groupes de migrants ne sont plus abordés comme des minorités dans une société donnée, mais comme membres d'un réseau « transnational ». L'étude des pratiques diasporiques laisse ainsi percevoir une dimension plus ouverte de l'identité civique qu'elle ne l'était par le passé. Enfin, la notion de « diaspora » souligne la capacité d'organisation des peuples en mouvement.

On voit ainsi que le problème du vocabulaire est, en l'état, insoluble. Les essais récents d'utilisation de notions à première vue plus neutres que les termes à la forte connotation idéologique, comme « colonie » ou « colonisation », demeurent sujets à caution. On observe ainsi une certaine volonté de se détacher du passé colonial, notamment de la part de l'historiographie anglaise, hantée par l'empire britannique⁸. Les notions de mobilité, essaimage ou diaspora ne parviennent cependant pas à résoudre toutes les difficultés, ni à couvrir l'ensemble des phénomènes historiques envisagés. Ces notions font l'impasse sur la diversité des formes de mobilité que connaissent tout au long de leur histoire les cités grecques. D'autre part, il n'est pas satisfaisant non plus d'employer uniquement les mots grecs. En définitive, on constate la nécessité constante de définition du vocabulaire utilisé, à la fois pour montrer clairement à quel contexte historique on fait référence et pour décrire la grande diversité de configurations possibles qui, au cas par cas, mériteraient d'être précisées. Cela étant, « colonie » demeure l'option la moins mauvaise pour proposer une transposition du mot grec *apoikia*. « Colonie » permet par ailleurs de rendre compte du lien attesté dans le vocabulaire grec entre les *apoikiai* archaïques, classiques et hellénistiques, toujours désignées par ce même mot.

⁸ Dans les milieux anglophones, empreints de l'expérience coloniale britannique, la critique à la « colonisation » grecque est souvent une critique à la figure de T. J. Dunbabin (DUNBABIN, 1948), australien et professeur à Oxford, l'incarnation même du colonisateur britannique contemporain. Voir les commentaires dans DESCOEUDRES, 1990 ; DE ANGELIS, 1998.

BIBLIOGRAPHIE

- AGUT-LABORDÈRE, DAMIEN. « Plus que des mercenaires ! L'intégration des hommes de guerre grecs au service de la monarchie saïte », in LAURIANNE MARTINEZ-SÈVE (éd.). *Les diasporas grecques du VIII^e à la fin du III^e siècle av. J.-C., Pallas*, 89, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2012, p. 293-306.
- BAUMANN, MARTIN. « Diaspora : genealogies of semantics and transcultural comparison », *NUMEN*, 47, 2000, p. 313-337.
- BÉRARD, VICTOR. *Les navigations d'Ulysse*, 4 vols, Paris : A. Colin, 1927.
- BHABHA, HOMI K. *The Location of culture*, coll. *Routledge classics*, Londres : Routledge, 2004.
- BOWDEN, HUGH. « The Greek settlement and sanctuary at Naukratis : Herodotus and archaeology », in MOGENS HERMAN HANSEN, KURT RAAFLAUB (éds.). *More studies in the ancient greek polis*, 108, Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 1996, p. 17-37.
- BRESSON, ALAIN et ROUILLARD, PIERRE (éds.). *L'Emporion. Publications du Centre Pierre Paris*, 26, Paris : De Boccard, 1993.
- BROCK, ROGER. *Greek Political Imagery from Homer to Aristotle*, Londres : Bloomsbury Academic, 2013.
- CAPDETREY, LAURENT et ZURBACH, JULIEN (éds.). *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique. Scripta Antiqua*, 46, Bordeaux : Ausonius, 2012.
- CASEVITZ, MICHEL. *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien : étude lexicologique : les familles de [ktizō] et de [oikeō-oikizō]*, coll. *Études et commentaires*, 97, Paris : Klincksieck, 1985.
- CASEVITZ, MICHEL. « L'ambiguïté du vocabulaire : colonisation, colonie, colon », in PIERRE ROUILLARD (éd.). *Portraits de migrants, portraits de colons 1, Colloques de la Maison René-Ginouvès*, 2009, Nanterre, Paris : De Boccard, p. 13-16.
- DE ANGELIS, FRANCO. « Ancient past, imperial present : the British Empire in T.J. Dunbabin's *The western Greeks* », *Antiquity. A quarterly Review of Archaeology*, 72, n° 277, sept., 1998, p. 539-549.
- D'ERCOLE, MARIA CECILIA. « Mobilité et colonisation dans la Méditerranée archaïque et classique », in PIERRE ROUILLARD (éd.). *Mobilités, immobilismes. L'emprunt et son refus*, coll. *Colloques de la Maison René Ginouvès*, 3, Paris : De Boccard, 2007, p. 45-54.
- D'ERCOLE, MARIA CECILIA. "Oublie Paros". Départs, retours et conquêtes imaginaires dans la colonisation grecque archaïque et classique, in PIERRE ROUILLARD (éd.). *Portraits de migrants, portraits de colons*, coll. *Colloques de la Maison René-Ginouvès*, 6, 2, Paris : De Boccard, 2010, p. 71-90.

- D'ERCOLE, CECILIA. « L'essaimage colonial grec en Méditerranée antique : espaces, réseaux économiques, interactions culturelles », *Annuaire. Comptes rendus des cours et conférences, École des Hautes Études en Sciences Sociales 2010-2011*, 2012, p. 290-291.
- DELAMARD, JULIE. « Entretien avec Irad Malkin : Diaspora, réseau : le poids des mots, le choix des images », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 23, 2012, p. 221-235.
- DESCOEUDRES, JEAN-PAUL (éd.). *Greek Colonists and Native Populations. Proceedings of the First Australian Congress of Classical Archaeology held in honour of Emeritus Professor A. D. Trendall, Sydney 9-14 July 1985*, Oxford : Clarendon Press, 1990.
- DOMÍNGUEZ, ADOLFO J. « The origins of Greek colonisation and the Greek polis : some observations », *Ancient West and East (AWE)*, 10, 2011, p. 195-207.
- DUFOIX, STÉPHANE. « Des usages antiques de diaspora aux enjeux conceptuels contemporains », in LAURIANNE MARTINEZ-SÈVE (éd.). *Les diasporas grecques du VIII^e à la fin du III^e siècle av. J.-C., Pallas*, 89, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2012, p. 17-33.
- DUNBABIN, T. J. *The Western Greeks : the history of Sicily and South Italy from the foundation of the Greek colonies to 480 B.C.*, Londres : Ares Publishers, 1948.
- ÉTIENNE, ROLAND. « Historiographie, théories et concepts », in ROLAND ÉTIENNE (éd.). *La Méditerranée au VII^e siècle av. J.-C. essais d'analyses archéologiques*, coll. *Travaux de la Maison René Ginouvès*, 7, Paris : De Boccard, 2010, p. 3-26.
- ÉTIENNE, ROLAND. « Connectivité et croissance : deux clés pour le VIII^e s. ? », in LIEVE DONNELLAN, VALENTINO NIZZO et GERT-JAN BURGERS (éds.). *Conceptualising early colonisation, Contextualising early colonisation II*, Bruxelles : Institut historique belge de Rome, 2016, p. 89-95.
- FINLEY, MOSES I. « Colonies. An attempt at a typology », *Transactions of the Royal Historical Society*, s.V, XXVI, 1976, p. 167-188.
- GRAS, MICHEL, TRÉZINY, HENRI et BROISE, HENRI. *Mégara Hyblaea. 5, La ville archaïque : l'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*, coll. *Mélanges d'archéologie et d'histoire. Suppléments*, 1, Rome : École française de Rome, 2004.
- GRECO, EMANUELE. « Città greche di Magna Grecia e Sicilia : caratteri e strutture », in *Magna Grecia : città greche di Magna Grecia e Sicilia*. Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana fondata da Giovanni Treccani S.P.A, 2012, p. 55-69.
- GRECO, EMANUELE et LOMBARDO, MARIO. « La colonizzazione greca : modelli interpretativi nel dibattito attuale », in *Alle origini della Magna Grecia : mobilità, migrazioni, fondazioni. Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, L, 2010, Tarente, Naples : Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 37-60.

- GRUEN, ERICH STEPHEN (éd.). *Cultural identity in the ancient Mediterranean. Issues & debates*, Los Angeles : Getty Research Institute, 2011.
- HALL, JONATHAN. « The Creation and expression of identity in the Classical world : Greece », in SUSAN E. ALCOCK, ROBIN OSBORNE (éds.). *Classical Archaeology*, coll. *Blackwell studies in Global Archaeology*, 10, Malden, MA : Blackwell Publishing, 2007, p. 337-354.
- HANSEN, MORGENS HERMAN. *Polis et cité-État. Un concept antique et son équivalent moderne*, Trad. ALEXANDRE HASNOAOUI, Paris : Les Belles Lettres, 2001.
- HELLMANN, MARIE-CHRISTINE *L'architecture grecque. 3, Habitat, urbanisme et fortifications*, coll. *Les Manuels d'art et d'archéologie antiques*, Paris : Picard, 2010.
- HÖCKMANN, URSULA. *Archäologische Studien zu Naukratis*, 3, Worms : Wernersche Verlagsgesellschaft, 2012.
- LAFON, XAVIER, MARC, JEAN-YVES et SARTRE, MAURICE. *La Ville antique*, coll. *Histoire de l'Europe urbaine*, 1. *De l'Antiquité au XVIII^e siècle*, Paris : Seuil, 2011.
- LANG, FRANZISKA. Housing and settlement in archaic Greece, *Pallas. Revue d'études antiques*, 58, 2002, p. 13-32.
- LEPORE, ETTORE. « I Greci in Italia ». *Storia della società italiana. 1 L' Italia antica. 1, Dalla preistoria all'espansione di Roma*, Milan : N. Teti, 1981, p. 213-268.
- LOMAS, KATHRYN (éd.) *Greek Identity in the Western Mediterranean. Papers in Honour of Brian Shefton. Mnemosyne. Supplementum*, 246, Leiden : Brill, 2004.
- LOOMBA, ANIA. *Colonialism-postcolonialism*, 2^e éd., Londres : Routledge, 2005.
- MALKIN, IRAD (éd.). *Ancient perceptions of Greek ethnicity. Center for Hellenic studies colloquia*, 5, Washington : Center of Hellenic studies. Trustees for Harvard University, 2001.
- MALKIN, IRAD. « Postcolonial Concepts and Ancient Greek Colonization », *MLQ : Modern Language Quarterly*, vol. 65, n. 3, 2004, p. 341-364.
- MALKIN, IRAD. « Greek colonisation: the Right to Return », in LIEVE DONNELLAN, VALENTINO NIZZO, GERT-JAN BURGERS (éds.). *Conceptualising early colonisation, Contextualising early colonisation II*, Bruxelles : Institut historique belge de Rome, 2016, p. 27-50.
- MOATTI, CLAUDIA. « Mobilités et circulations : approches historiographique et conceptuelle », in LAURENT CAPDETREY et JULIEN ZURBACH (éds.). *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, coll. *Scripta Antiqua*, 46, Bordeaux : Ausonius, 2012, p. 39-52.

- MOATTI, CLAUDIA (éd.). *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne : procédures de contrôle et documents d'identification* Collection de l'École française de Rome, 341, Rome : École française de Rome, 2004.
- MOATTI, CLAUDIA et KAISER, WOLFGANG (éds.). *Gens de passage en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne : procédures de contrôle et d'identification*. Collection L'Atelier méditerranéen, Paris : Maisonneuve & Larose, 2007.
- MOATTI, CLAUDIA, KAISER, WOLFGANG et PÉBARTHE, CHRISTOPHE (éds.). *Le monde de l'itinérance en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne : procédures de contrôle et d'identification*. Études - Ausonius, 22, Bordeaux : Ausonius, 2009.
- MÖLLER, ASTRID, *Naukratis : Trade in Archaic Greece* (Oxford Monographs on Classical Archaeology), Oxford : Oxford University Press, 2000.
- MÖLLER, ASTRID, « Naukratis as port-of-trade revisited », *Topoi*, vol. 12-13/1, 2005, p. 183-192.
- MÜLLER, CHRISTEL et PROST, FRANCIS (éds.). *Identités et Cultures dans le monde Méditerranéen Antique*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2002.
- MÜLLER, CHRISTEL et VEISSE, ANNE-EMMANUELLE (éds.). *Identité ethnique et culture matérielle dans le monde grec. Actes de la table ronde organisée à Paris (INHA) les 10 et 11 décembre 2010. Dialogues d'histoire ancienne. Supplément, 10*, Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 2014.
- MURRAY, OSWYN et PRICE, SIMON (éds.). *La cité grecque d'Homère à Alexandre*, Paris : La Découverte, 1992.
- OSBORNE, ROBIN. « Early Greek Colonization? The Nature of Greek Settlement in the West », in NICK FISHER, HANS VAN WEES (eds.). *Archaic Greece : New Approaches and New Evidence*, Londres : Duckworth, 1998, p. 251-269.
- OSBORNE, ROBIN. «Greek 'colonisation' : what was, and what is, at stake?», in LIEVE DONNELLAN, VALENTINO NIZZO, GERT-JAN BURGERS (eds.). *Conceptualising early colonisation, Contextualising early colonisation II*, Bruxelles : Institut historique belge de Rome, 2016, p. 21-26.
- POLIGNAC (de), FRANÇOIS. *La naissance de la cité grecque. Cultes, espace et société, VIII^e-VII^e siècles*, 2^e éd., Paris : La Découverte, 1995.
- POLLINI, AIRTON. « Hérodote de Thourioi témoin des migrants en Grande Grèce », in PIERRE ROUILLARD (éd.). *Portraits de migrants, portraits de colons 1, Colloques de la Maison René-Ginouès*, 2008, Nanterre, Paris : De Boccard, 2009, p. 53-62.
- POLLINI, AIRTON. A ideia de história em Estrabão a partir do relato sobre a Magna Grécia (*Geografia*, livro VI), in GLAYDSON JOSÉ DA SILVA et MARIA APARECIDA DE OLIVEIRA SILVA (éds.). *A ideia de história na Antiguidade clássica*, São Paulo : Alameda casa editorial, 2017, p. 219-254.

- ROUGIER-BLANC, SYLVIE. L'Interprétation politique et sociale de l'oeuvre d'Archiloque : bilan et perspectives, in SYLVIE ROUGIER-BLANC et VALÉRIE VISA-ONDARÇUHU (éds.). *Archiloque, poète dans l'histoire*, coll. *Pallas*, 77, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2008, p. 15-31.
- ROUGIER-BLANC, SYLVIE et VISA-ONDARÇUHU, VALÉRIE (éds.). *Archiloque, poète dans l'histoire. Pallas*, 77, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2008.
- RUBY, PASCAL. « Peuples, fictions ? Ethnicité, identité ethnique et sociétés anciennes », *REA*, 108, 1, 2006, p. 25-60.
- SAHLINS, MARSHALL. *How 'natives' think : about captain Cook, for example*, Chicago : University of Chicago Press, 1995.
- SAID, EDWARD W. *Culture and imperialism*, New York : Knopf, 1993.
- SAÏD, SUZANNE. *Homère et "l'Odysée"*, Paris : Belin, 2010.
- SOMMER, MICHAEL. « Colonies - colonisation - colonialism : a typological reappraisal », *Ancient West and East (AWE)*, 10, 2011, p. 183-193.
- SPIVAK, GAYATRI CHAKRAVORTY. *A critique of postcolonial reason : toward a history of the vanishing present*, Cambridge (Mass) : Harvard university press, 1999.
- SPIVAK, GAYATRI CHAKRAVORTY. *In other worlds : essays in cultural politics*, coll. *Routledge classics*, Londres : Routledge, 2006.
- SPIVAK, GAYATRI CHAKRAVORTY, HARASYM, SARAH. *The post-colonial critic: interviews, strategies, dialogues*, New York : Routledge, 1990.
- TRÉZINY, HENRI. « Les colonies grecques de Méditerranée occidentale », *Histoire urbaine*, 2, n.13, 2005, p. 51-66.
- VAN DOMMELEN, PETER. « Colonialism and migration in the ancient Mediterranean », *Annual Review of Anthropology*, 41 (October 2012), 2012, p. 393-409.
- ZURBACH, JULIEN. « Question foncière et départs coloniaux. À propos des *apoikiai* archaïques », *Annuario della Scuola archeologica di Atene e delle missioni italiane in Oriente*, LXXXVI, s. III, 8, 2008, p. 87-103.
- ZURBACH, JULIEN. *Les hommes, la terre et la dette en Grèce. c. 1400 - c. 500 a.C.* Bordeaux : Ausonius Éditions, 2017.

Recebido em: 21/07/2017

Submitted in: 21/07/2017

Aprovado em: 30/07/2017

Aproved in: 30/07/2017

Publicado em: 24/06/2018

Published in: 24/06/2018

FIGURES

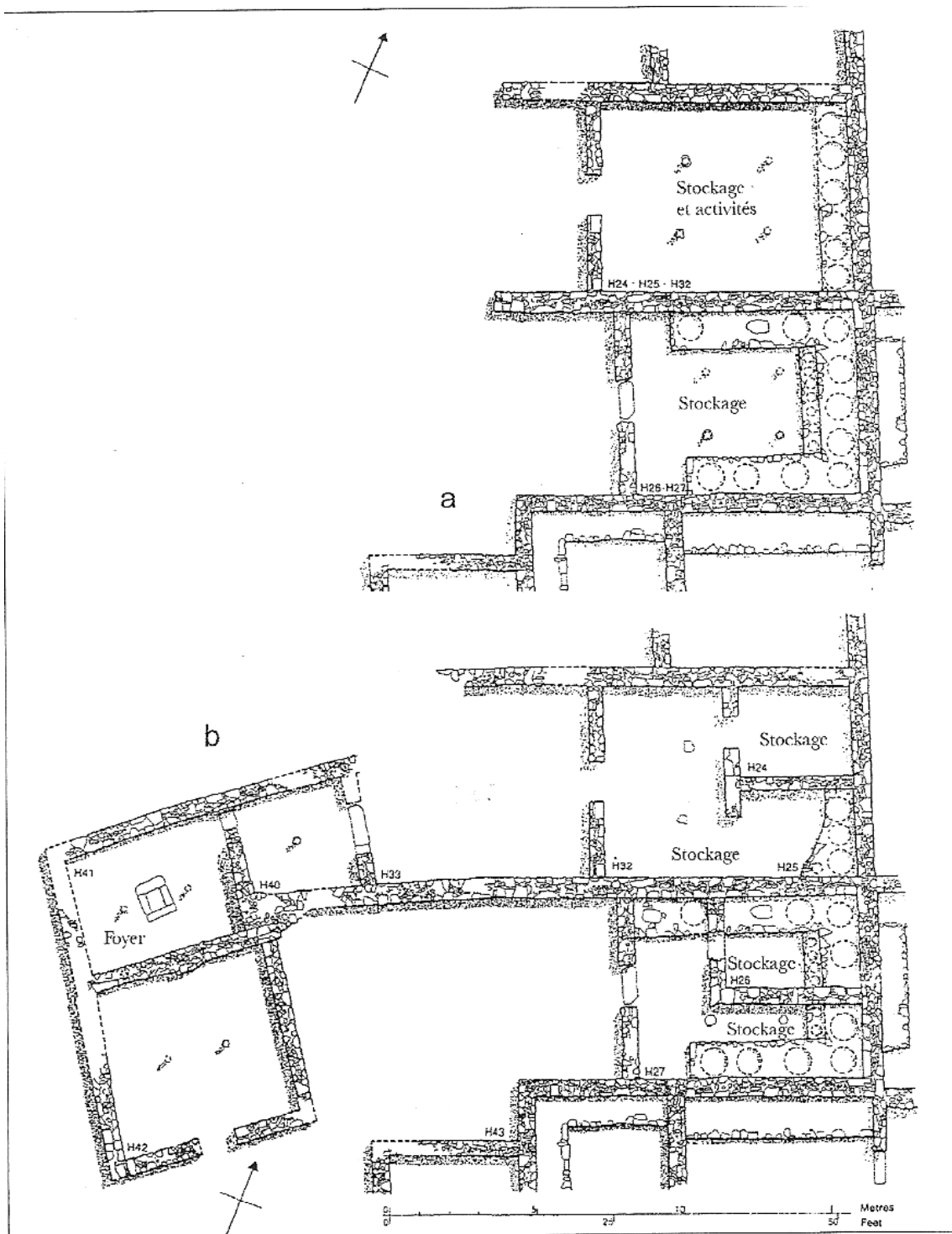


Fig. 1 : Zagora d'Andros, Cyclades, Grèce. (M.-Chr. Hellmann, L'architecture grecque. Vol. 3, Habitat, urbanisme et fortifications, Paris, Picard, 2010, fig. 263).

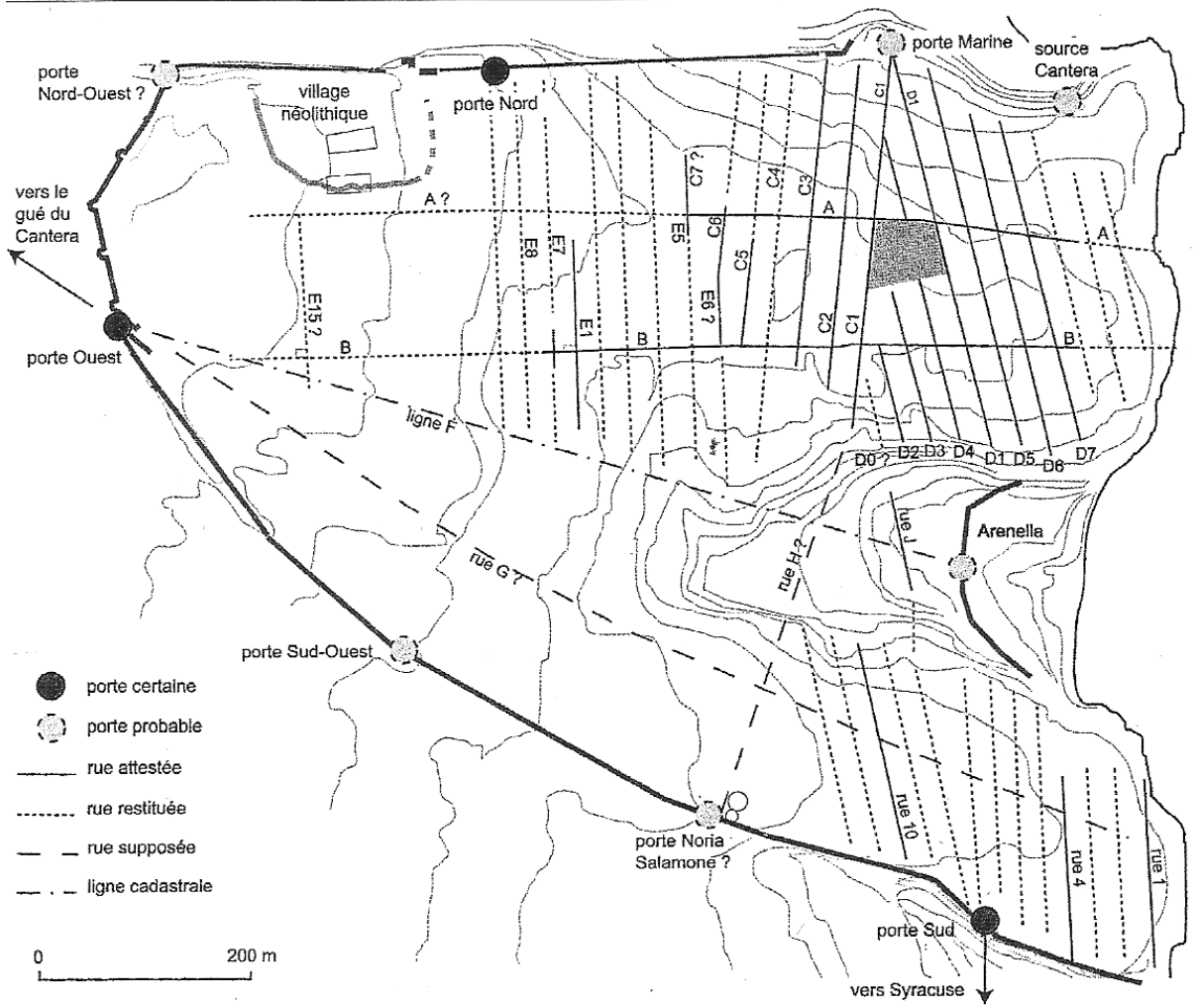


Fig. 2 : Division régulière de l'espace urbain à Mégara Hyblaea, en Sicile. (GRAS, TRÉZINY et BROISE, 2004).